J'irai cracher sur vos tombes

La caméra découvre un plan de forêt tranquille dans le Sud des Etats-Unis pendant une nuit d'été, plus précisément le 17 juillet à 21 h 45. Au premier plan à droite, un arbre planté en 1874 par un fonctionnaire des Chemins de Fer retraité, orme dont la hauteur atteint au bas mot 97 pieds et qui, à 18 pieds du sol, se ramifie en deux branches de grosseur inégale. A 7 pieds de cet arbre, sur la gauche et en retrait de 2 pieds environ, un pin noir d'Autriche en assez mauvais état au sommet duquel une buse avait fait son nid et qui démarre en raison de circonstances exceptionnelles. Vers la gauche, un hickory, un chêne rouvre ordinaire, un hêtre pourpre, un cèdre bleu (*cedrus atlantica glauca*), un buisson d'ellébore, une touffe de chiendent, sept bouleaux de petite taille, un séquoia nain de 120 mètres de haut, et une affreuse agglomération de quatorze arbres d'espèces indéfinissables et dont les branches ont toutes ceci de particulier qu'elles se dirigent vers le nord. Au ciel, la lune, naturelle de préférence, et qui se trouve à cette phase troublante qui se situe entre la pleine et la pas tout à fait pleine, c'est-à-dire qu'elle répand une lumière nécessaire et suffisante, moyennant l'adjonction de quelques kilowatts, pour faire une prise de vue visible en Kodak triplix-x-x. De toute façon, les ombres résultantes doivent être nettes, comme dessinées au pinceau par ce vieil artiste japonais du nom d'Hokusaï dont les œuvres originales atteignent des prix fabuleux aux ventes aux enchères internationales. Dans le lointain, à perte d'ouïe, on entend résonner le chant plaintif et doux de l'oriole ; comme on sait que ces oiseaux sont diurnes, il s'agit audiblement d'un spécimen d'oriole qui souffre d'insomnie.

La caméra recule et découvre une route, ou plutôt un chemin de terre, que l'on n'avait pas remarqué jusqu'ici en raison de la maladresse du réalisateur (maladresse voulue et qui fait partie du style de la réalisation). Brisant le calme de la nuit, embaumée par le parfum sylvestre que l'on doit sentir derrière la caméra, on entend soudain un bruit de moteur qui augmente rapidement hors champ jusqu'à devenir pratiquement assourdissant au moment où la voiture passe en trombe le long du chemin, soulevant environ 22 kilos de poussière aux 10 kilomètres.

(L'auteur s'excuse, mais se voit dans l'impossibilité d'introduire un dialogue à cet endroit du film, purement visuel, et dont tout le charme doit résider dans la perfection plastique).

La voiture qui vient de traverser le champ et que l'on suit maintenant en courant très vite malgré le poids de la caméra est une Dodge modèle 1952 dont le longeron gauche a été ressoudé en 1953 par un mécanicien nommé Audrey P. Smith, né dans le Minnesota le 9 mai 1915, voiture qui à l'origine était peinte en vert, ce qui est fâcheux pour une prise de vues nocturne, mais il appartient au décorateur de régler ce point de détail. La carrosserie, rapiécée tant bien que mal avec du chatterton, du scotch-tape et diverses espèces d'emplâtres médicinaux, émet des bruits indéfinissables apparentés au chant du rossignol et, dans l'ensemble, le spectateur doit avoir l'impression qu'elle a du mal à soutenir une pareille allure. Il importe cependant que l'on n'ait pas la sensation que la Dodge a été gonflée exprès pour les besoins du film. On devine, grâce à l'apport de quelques kilowatts placés judicieusement à contre-jour, la silhouette d'un homme crispé au volant et qui est revêtu d'un costume civil ordinaire du modèle en usage dans la région à l'époque où se déroule l'action.

Soudain, ô stupeur, une haute croix noire surgit en plan de coupe (cette indication n'a aucune valeur d'indication et ne doit en aucun cas obliger le réalisateur à en tenir compte) dans le champ de l'objectif, qui est censé, grâce à un ingénieux dispositif, occuper à cet instant précis la place du conducteur de la Dodge. Cette croix, en assez piteux état, encore que les enfants du Révérend Charles K. Smith, pasteur de la petite ville de Fucktown, l'entretiennent en lui appliquant chaque année une couche de goudron, signale un croisement dangereux, puisque, entre 1917 et 1934, cinq accidents mortels sont survenus à ce point précis. Le réalisateur s'efforcera de rendre cette atmosphère de danger par les moyens que la production voudra bien mettre à sa disposition. Néanmoins, aucun accident ne survient car le croisement est désert et la Dodge, dont la couleur verte tourne visiblement au marron sous l'action de la lune, suit l'exemple de sa couleur et tourne à son tour brutalement dans le chemin, si l'on ose s'exprimer ainsi, qui est constitué par deux ornières de 7 inches de profondeur sur 5 inches de largeur entre lesquelles s'étend un espace herbeux et moussu, et souillé de-ci de-là par des excréments circulaires de bêtes à cornes d'espèce à préciser.
(L'auteur, à ce point du récit, s'excuse derechef de ne pas introduire de dialogue, vu qu'il n'y a personne en scène).

La caméra suit péniblement la voiture qui écrase un gros crapaud répondant au nom de Joseph, avant de s'arrêter dans un espace dont l'espèce évoque assez bien celui d'une clairière, à la lisière d'un bois obscur composé principalement d'érables sycomores, de peupliers de Prusse et de magnolias en fleur, dont le sol s'élève en pente douce pour donner au machiniste chargé de pousser le chariot de travelling l'occasion d'exercer des muscles détendus par l'abus du théâtre filmé. La caméra sursaute pour traduire la surprise du spectateur qui s'aperçoit tout à coup, avec un frisson de terreur, qu'il y a déjà là une bonne demi-douzaine de véhicules automobiles, apparemment en bon état de marche bien qu'ils soient tous à l'arrêt, vides, et qu'ils semblent avoir été abandonnés en hâte. Les portières de la deuxième voiture à partir de la gauche et de la troisième voiture à partir de la droite sont même restées ouvertes, et le réalisateur devra s'efforcer (il en est sans nul doute capable) de donner au public l'impression que ces voitures auraient censément été quittées par des occupants pressés d'accomplir quelque sale besogne.
[...]

© Cohérie Boris Vian
Extraits du scénario de Boris Vian - 1959
Tome 13 des *Œuvres Complètes de Boris Vian*, Editions Arthème Fayard, 2002
Ou *Rue des Ravissantes et dix-sept autres scénarios*, Livre de poche, 1998